



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

124-125 | 2011

Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

Séminaire « L'entrée dans la sexualité : enjeux théoriques et méthodologiques d'une ethnographie du genre »

Priscille Touraille



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5989>

DOI : 10.4000/jda.5989

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 441-445

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Priscille Touraille, « Séminaire « L'entrée dans la sexualité : enjeux théoriques et méthodologiques d'une ethnographie du genre » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5989> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.5989>

COMPTE RENDU DE SÉMINAIRE
L'ENTRÉE DANS LA SEXUALITÉ : ENJEUX
THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES D'UNE
ETHNOGRAPHIE DU GENRE¹

Priscille TOURAILLE*

Isabelle Clair présente ici les premiers résultats d'une enquête récente qu'elle a menée pendant trois ans, qui visait à explorer l'entrée dans la vie amoureuse et sexuelle de jeunes ruraux dans des villages situés aux confins de la Sarthe et de l'Indre-et-Loire (filles et garçons entre 16 et 20 ans).

Son projet est de mener une étude comparative entre cette dernière enquête et son précédent terrain de thèse portant sur l'entrée dans la vie amoureuse des jeunes des cités d'habitat social en banlieue parisienne. Il propose une comparaison ethnographique entre les classes populaires rurales et les classes moyennes supérieures urbaines et met en place un protocole qui n'est pas tout à fait le même, mais pose une question similaire. Il s'agit de

¹ Intervention d'Isabelle Clair (chargée de recherche au CNRS, CRESPPA UMR 7217, équipe « Genre, travail mobilités ») au séminaire « Sexe et genre : pour un dialogue interdisciplinaire au carrefour des sciences de la vie et des sciences humaines », 3/02/2011, Institut Émilie du Châtelet, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.

* MNHN, 61 rue Buffon – 75005 Paris

Courriel : touraille@mnhn.fr

Retranscription faite à partir de l'enregistrement audio de l'intervention d'Isabelle Clair (20 février 2011).

comprendre ce qui fait la réalité quotidienne des individus qu'elle rencontre, matériau qui, en retour, l'aide à forger des outils théoriques à même d'analyser cette réalité.

I. Clair rapporte une scène notée dans son journal de terrain qu'elle considère comme particulièrement éclairante et qui pour elle met en évidence la centralité de la sexualité dans les interactions entre garçons et filles. La scène se passe dans la chambre d'une des jeunes informatrices. L'interaction est entre l'enquêtrice, 3 filles qui se connaissent et leurs petits copains respectifs. Le contexte de l'échange : les informateurs sont en train de se remémorer les années de collège en regardant des photos. I. Clair note le changement d'apparence sur les photos d'une des filles présentes : sur les anciennes photos, elle est en pantalon, chemise, jambes écartées et mains sur les genoux, et l'année d'après, elle est en jean moulant, raie sur le côté, boucles d'oreilles, jambes croisées et mains croisées sur ses genoux. Le changement d'apparence est attribué spontanément, suite à la question de l'ethnologue, au fait d'avoir eu cette année-là un petit copain. I. Clair centre son analyse sur le commentaire fait par le petit copain actuel de cette dernière, présent dans la chambre. Celui-ci fait remarquer l'air de rien, en rigolant : « sur la première photo, c'est un bonhomme, sur la deuxième, une pute ». L'ethnologue note, outre son propre malaise, la résonance que ces propos ont avec d'autres entendus sur ses autres terrains. Elle note surtout l'absence absolue de réaction à ce commentaire de la part des filles elles-mêmes.

La sexualité, très peu évoquée en tant que telle dans la relation d'enquête, se révèle très précisément à ce moment-là. Elle est présente à deux moments de l'interaction : lorsque l'informatrice dit que c'est en entrant dans un couple hétérosexuel qu'elle pense être « féminisée ». Et puis quand le petit copain oppose d'une façon qui lui semble très naturelle les « bonhommes » et les « putes », mettant ainsi en évidence l'absence d'une stratégie alternative pour les filles. Le discours des garçons se résumant à ce « double bind » : soit tu choisis de jouer le « bonhomme » et tu ne séduis personne, soit tu choisis de séduire et tu acceptes dans ce cas d'être considérée comme une pute.

Étudier la sexualité, pour I. Clair, ce n'est pas juste étudier « les pratiques sexuelles ». Ce que révèlent les dialogues mis en exergue, c'est que la sexualité est *un enjeu du genre*, et pas seulement un lieu de l'expression du genre.

Positionnement théorique

1. Au-delà de la pratique sexuelle, la sexualité doit être étudiée par la sociologie comme un foyer de fabrique du genre.

L'objectif est de comprendre comment l'assignation à l'hétérosexualité, au désir pour l'« autre sexe » – dans une époque qui survalorise le couple sur toute autre forme de lien – agit sur l'identification des individus à un genre, et en quoi cette assignation hétérosexuelle est un ressort de la hiérarchisation entre les sexes. C'est important, dit-elle, dans la sociologie du genre, de se positionner par rapport à l'idée que le seul enjeu du rapport entre les sexes serait le travail.

I. Clair se situe en marge aussi bien des théories sociologiques qui voient le genre comme un rapport économique, et des théories qui voient la sexualité comme seule explication au genre.

Elle précise que c'est important de voir *plusieurs* foyers de fabrique du genre : le travail, la sexualité, la politique, le savoir : ce sont des lieux qui s'alimentent mutuellement. Analysant la scène décrite, elle fait remarquer que les informatrices auraient contré un discours disant que les filles « sont nulles à l'école », que les filles, « ça n'a pas sa place au travail », etc. Mais quand il s'agit d'associer la féminité au stigmate de la dépravation sexuelle, il n'y a aucune réaction. Phénomène dont I. Clair a observé la récurrence.

Elle propose l'interprétation suivante : « La sexualité est un lieu de résistance fort à la persistance de la hiérarchisation des sexes. » Il touche, plus frontalement que d'autres foyers du genre, au corps, à la nature, même si ce n'est évidemment pas le seul lieu de résistance.

2. La question de la variation sociale du genre. Où se situent les divergences et les similitudes entre ses deux terrains d'enquête ?

Les similitudes résident dans l'ordre de la morale sexuelle. L'opposition entre « le bonhomme et la pute » s'entend aussi bien

dans les lieux d'habitat social et chez les ruraux. Les divergences se situent dans le fait que l'informateur masculin qui stigmatise sa copine, par exemple, ne pense pas que son commentaire puisse susciter une réaction de la part de l'enquêtrice. I. Clair fait remarquer que c'est un phénomène constaté très régulièrement sur son terrain sarthois. Autre exemple qui va dans le même sens : les garçons en milieu rural lui racontent très naturellement comment ils tabassent leur copine. L'absence de peur d'être jugé par l'enquêtrice contraste avec ce qu'elle a pu observer dans les cités où la majorité des personnes étaient issues de l'immigration postcoloniale, les garçons faisant très attention à ce qu'ils disaient et testant en permanence l'enquêtrice sur ce qu'elle pouvait/allait raconter d'eux.

Dans la deuxième partie de son exposé, I. Clair mène une réflexion méthodologique générale basée plus précisément sur la relation enquêteur/enquêté suscitée par la particularité de son objet. Elle aborde notamment la question du rapport de séduction, comme obstacle à l'enquête. Elle montre que la question de la séduction n'est un obstacle que parce qu'il n'a pas été analysé et pensé.

Rien que par la relation d'enquête, dit-elle, il se joue quelque chose de l'ordre de l'intimité, de la sexualité. I. Clair donne l'exemple du test auquel elle a été soumise par ses informateurs masculins sur son premier terrain. Elle développe une réflexion qui montre que toute enquête ethnographique est pour partie sexualisée. Le travail d'une enquête portant sur la sexualité est justement de se confronter à cet aspect des choses : prendre en compte le corps « sexué » de l'enquêteur, mais aussi la sexualisation dont il fait l'objet. Les enquêtes sociologiques ne portant pas sur le sujet de la sexualité gagneraient beaucoup à s'inspirer des réflexions méthodologiques menées dans ce type d'enquête.

En effet, toute relation d'enquête est une relation où de la séduction entre en jeu, où l'enquêteur doit se faire désirer ; notamment quand l'enquête se déroule dans des espaces publics et que la relation se passe entre personnes de sexe différent, se joue quelque chose de l'ordre des fantasmes sexuels (ce qui n'est pas

anodin). Le seul fait de faire des entretiens, de susciter un discours personnel et individuel, fait entrer dans l'intimité des gens.

Quand on enquête sur un objet particulier comme la sexualité, on éclaire des choses que des enquêtes portant sur d'autres objets ne voient pas forcément. Sur les questions de sexualité précisément, il est intéressant de voir que les chercheurs s'arrêtent très vite d'être sociologues, et qu'il s'agit rapidement pour eux d'un point aveugle. Avoir pris pour objet la sexualité permet de voir autrement ce que les chercheurs, qui n'ont pas construit de méthodologie précise à ce sujet, peuvent faire. Exemple : Stéphane Beaud dans son livre *Quatre-vingt pour cent au bac et après*, se justifie dans sa postface sur le fait que tous ses informateurs étaient des garçons. Il avoue, entre autres, avoir « voulu se protéger des formes de séduction potentiellement inscrites dans une relation d'enquête prolongée ». Position honnête, remarque I. Clair, bien qu'évidemment hétéro-normée (non reconnaissance d'une possible relation de séduction entre hommes...) Mais sa principale remarque porte sur l'idée que le risque de la séduction constitue ici pour le chercheur un obstacle à l'enquête, *parce que* cet aspect n'a pas été pensé sociologiquement.

Il serait plus simple de reconnaître, dit-elle, que toute relation d'enquête comporte un aspect sexuel. Une fois reconnu, ce n'est plus forcément un obstacle, il peut être surmonté comme le fait que ne soit plus aujourd'hui considéré comme un obstacle la communication entre enquêteurs de culture universitaire et enquêtés issus de milieu ouvrier par exemple. La sociologie a déconstruit un grand nombre d'obstacles de ce type. Pourquoi le clivage de sexe serait plus réhibitoire que les autres ? Parce qu'il n'est pas *sociologisé*. Ceci est un enjeu scientifique fort. À partir des outils qu'on a quand on réfléchit sur les questions de genre, on peut élaborer une méthodologie générale en sciences sociales, qui va au-delà des questions de genre.

* * *